

Dandurand, Renée B., et Lise Saint-Jean. *Des mères sans alliance*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.

Céline Le Bourdais

Volume 19, Number 2, Fall 1990

Vieillesse démographique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/010057ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/010057ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des démographes du Québec

ISSN

0380-1721 (print)

1705-1495 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Le Bourdais, C. (1990). Review of [Dandurand, Renée B., et Lise Saint-Jean. *Des mères sans alliance*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.] *Cahiers québécois de démographie*, 19(2), 384–388.  
<https://doi.org/10.7202/010057ar>

DANDURAND, Renée B., et Lise SAINT-JEAN. — *Des mères sans alliance*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.

On a beaucoup parlé de la monoparentalité ces dernières années. Plusieurs recherches ont analysé l'augmentation du nombre de familles monoparentales qu'on observe d'un recensement à l'autre. D'autres ont souligné la diversification et le rajeunissement des parents seuls, et plus spécifiquement des mères, chefs de famille monoparentale. Enfin, plusieurs se sont attachées à montrer les conditions de vie difficiles que connaissent bon nombre de ces familles à chef féminin et les phases de pauvreté que vit une large fraction d'entre elles.

Jusqu'à maintenant, on savait toutefois peu de chose sur les unions qu'ont vécues les parents qui se retrouvent à la tête de familles monoparentales, sur les processus qui ont entouré la rupture de ces unions, ou encore sur la façon dont la situation de mère seule se vit au quotidien. Basé sur des entrevues en profondeur menées au début des années 1980 auprès de 23 mères seules âgées de 25 à 44 ans, le livre de Dandurand et Saint-Jean, intitulé *Des mères sans alliance*, fournit une masse d'informations et apporte de nombreuses réponses à diverses questions et hypothèses soulevées antérieurement.

Le récit s'avère en fait passionnant à lire. Les auteures ont su éviter le piège de l'analyse qualitative qui consiste à reproduire à la queue leu leu, et sans effort de synthèse, les narrations longues et parfois décousues des personnes interviewées. Pour chaque thème abordé, les auteures s'attachent d'abord à présenter ce qu'on connaît sur la question et à préciser comment leur échantillon — ou plutôt leur corpus <sup>1</sup> — se situe par rapport à nos connaissances. Elles élaborent par la suite des hypothèses que les récits des femmes viennent confirmer ou infirmer. L'ouvrage est intéressant, non pas tant par les possibilités de généralisation qu'il offre, mais pour nourrir la réflexion et ouvrir de nouvelles pistes d'analyse.

Les familles monoparentales sous la conduite d'une femme ne constituent pas un phénomène nouveau. Par le passé, les femmes qui se retrouvaient seules à la tête d'une famille suite au décès de leur conjoint étaient relativement nombreuses;

<sup>1</sup> Les auteures préfèrent utiliser le terme corpus plutôt que celui d'échantillon pour souligner que le groupe de femmes interrogées n'a aucune prétention à être représentatif de la population étudiée, même si bien sûr on a tendu vers une certaine représentativité de la population des mères seules lors de la composition du corpus.

souvent démunies, elles rejoignaient alors le rang des «mères nécessiteuses», selon l'expression de l'époque, aux côtés des «filles mères», frappées d'ostracisme. Comme plusieurs auteurs l'ont souligné, c'est la montée du divorce et des séparations qui a sorti les familles monoparentales de la marginalité et qui leur a donné une visibilité, en faisant apparaître une nouvelle catégorie de mères seules dont l'importance est allée croissant.

Compte tenu de cette évolution, le terme «famille monoparentale» est, selon Dandurand et Saint-Jean, fort mal choisi pour rendre compte de la réalité de ces nouvelles familles. Si, dans les familles dissoutes par veuvage ou encore dans les familles formées de «filles mères» et de leurs enfants, la caractéristique première était justement la présence d'un seul parent, les familles qui se retrouvent aujourd'hui disloquées suite à une rupture volontaire d'union n'impliquent pas nécessairement pour les enfants l'absence d'un parent. En fait, ce qui distingue ces familles monoparentales des formes plus anciennes, c'est davantage le fait que les femmes se retrouvent sans alliance, que la dyade conjugale soit rompue. D'où le titre que retiennent les auteures pour leur ouvrage : *Des mères sans alliance*.

Le livre comporte trois parties qui représentent différents moments dans la vie des mères seules. Le premier chapitre s'attache d'abord à décrire et à caractériser les unions que ces femmes ont vécues au cours des années 1960 et 1970. Cette analyse est menée à partir des représentations que les répondantes se faisaient de la vie de couple lors de leur entrée en union; les thèmes du choix du conjoint, de la sexualité et de la procréation, de même que celui de l'assignation aux sphères domestique et salariée, y sont abordés.

Le deuxième chapitre s'intéresse aux processus de rupture d'union en tant que tels. Les auteures examinent d'abord qui, de l'homme ou de la femme, a pris l'initiative de la rupture d'union et elles tentent ensuite de cerner les facteurs qui ont déclenché l'insatisfaction dans le couple et ceux qui ont conduit à la séparation. Enfin, le troisième chapitre aborde la question du partage des responsabilités et des biens entre les conjoints au-delà de la rupture d'union. L'analyse procède en deux temps : les transactions sont d'abord examinées; suit une section sur les sentiments qui se vivent autour du partage des responsabilités parentales.

Les chapitres 1 et 2 m'ont paru de loin les plus intéressants de l'ouvrage. Le chapitre premier, qui analyse la façon dont les

femmes ont conçu et vécu leur union, fait bien ressortir les changements importants qui marquent la conjugalité au Québec et apporte des éléments nouveaux à la réflexion. La variété des unions contractées par les répondantes au cours des années 1970 contraste avec le type dominant d'union que les femmes plus âgées ont vécu dans les débuts des années 1960. Aux mariages des années 1960, qui pour la majorité des femmes, constituaient la voie d'entrée privilégiée dans la vie adulte et étaient synonymes d'un rôle de mère au foyer, sont venues se greffer des unions, libres et légales, à l'intérieur desquelles les femmes revendiquent dorénavant une certaine autonomie et le maintien en emploi. Comme le soulignent Dandurand et Saint-Jean, les années 1970 sont «caractérisées par le fait que plusieurs possibles se côtoient», ce qui est peut-être justement «le propre de toutes les périodes de transition» (p. 41).

La section du chapitre premier qui porte sur l'assignation des conjoints à la sphère domestique et à la sphère salariée m'a semblé particulièrement réussie. Elle montre bien comment l'entrée des femmes sur le marché du travail et leur accès à une «certaine» autonomie financière ne leur ont pas permis d'atteindre de façon tangible des rapports plus égalitaires au sein de leur vie de couple. Le travail salarié des femmes ne les a pas libérées du travail domestique; il a surtout permis aux hommes de se dégager de leur rôle de pourvoyeur. Les récits de «mères sans alliance» analysés par Dandurand et Saint-Jean confirment donc la thèse développée par Bastard et Cardia-Vonèche (1984), à savoir que l'activité salariée des femmes constitue davantage pour les hommes que pour les femmes une ressource au moment du divorce.

Cette section du premier chapitre fournit également des indications pertinentes sur l'accès aux ressources dans le couple et sur la pauvreté cachée des femmes mariées. Ces données remettent en question la thèse souvent avancée par le passé (voir entre autres Tremblay et Fortin, 1964), affirmant que l'organisation de la famille québécoise est fondamentalement matriarcale, c'est-à-dire qu'elle repose sur les décisions des femmes. Les données présentées ici montrent plutôt que peu de femmes, dans les faits, gèrent le budget de la famille et que souvent, lorsqu'elles le font, elles n'ont pas accès à l'argent. Les témoignages recueillis indiquent de plus que, dans certains cas, les femmes n'ont pas le contrôle de l'argent qu'elles gagnent sur le marché du travail et que leur salaire sert alors à assurer le

roulement de la maison pendant que le conjoint peut de son côté accumuler des biens durables (maison, auto) et des économies. On devinera les problèmes évidents que pose une telle pratique au moment de la rupture, du moins en ce qui concerne les femmes.

Le chapitre 2 est sans contredit le plus original du livre de Dandurand et Saint-Jean, en ce sens qu'il apporte plusieurs éléments d'analyse dans un domaine resté jusque-là à peu près inexploré. On y apprend d'abord que l'initiative de la séparation est beaucoup plus souvent prise par les femmes que par les hommes, mais que les facteurs qui mènent l'un ou l'autre sexe vers la rupture diffèrent. Dans le cas des désunions amorcées par les hommes, la présence d'un «autre amour» dans leur vie ou l'arrivée d'un enfant qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas assumer constituent les raisons mentionnées le plus souvent. Du côté des femmes qui ont amené la rupture de leur union, les facteurs identifiés sont nettement plus nombreux : les femmes non seulement ont «rejeté la sociabilité célibataire de leur conjoint ou la bigamie informelle qu'ils vivaient [...]; mais elles ont surtout refusé l'autorité et sa forme extrême, la violence, parce qu'elles les réduisaient à un état permanent de sujétion» (p. 181). Les femmes des cohortes plus jeunes rejettent aussi tout cela mais «elles se démarquent davantage par leur refus de la paternité inadéquate de leur conjoint» (p. 181). À la suite de cette analyse, les auteures concluent qu'au-delà d'actes ou de situations donnés, c'est donc «un type de rapport conjugal» dans son ensemble qui se trouve ainsi rejeté par les femmes, alors que les hommes, au contraire, sont peu nombreux à remettre le rapport conjugal en cause. Pour les femmes, la rupture d'union serait ainsi l'aboutissement d'un «impossible mariage» (p. 179).

Le chapitre 3 fournit certaines informations intéressantes sur la façon dont le partage des biens s'est conclu au moment de la rupture et sur la façon dont le partage de la garde des enfants s'est négocié. Les données présentées dans ce chapitre laissent croire que la garde partagée des enfants, souvent présentée comme une formule idéale dans les médias, n'est toujours pas très répandue au Québec au milieu des années 1980, en partie à cause des exigences (par exemple, résidence des ex-conjoints dans le même quartier) qui y sont associées. Au chapitre des pensions alimentaires versées, les données confirment grosso modo ce qu'on savait : le tiers des enfants ne recevrait aucun paiement d'entretien de leur père et un autre tiers bénéficierait

d'une contribution qui est largement inférieure à leurs coûts d'entretien. Enfin, les données montrent que le partage des biens au moment de la rupture est souvent inéquitable et entraîne nombre de femmes vers la pauvreté.

Le chapitre 3 renferme, par ailleurs, une section sur les droits de visite des pères et sur le partage des responsabilités parentales au quotidien au-delà de la désunion. Compte tenu du peu d'informations existantes sur le sujet, cette partie de l'analyse aurait, de mon point de vue, gagné à être développée. Les auteures ont plutôt choisi d'analyser en profondeur les sentiments des divers acteurs (parents, enfants) touchés par une rupture d'union à travers les yeux des femmes; il en résulte une section moins serrée et peut-être aussi moins convaincante.

Hormis cette réserve bien mineure, le livre de Dandurand et Saint-Jean constitue, selon moi, un succès à tous égards. Il s'agit là d'un ouvrage fouillé, bien articulé et susceptible d'alimenter la réflexion de tous les démographes qui, de près ou de loin, s'intéressent à l'étude des transformations familiales au Québec. Bref, un bouquin à ne pas manquer !

### Références

- BASTARD, B., et L. CARDIA-VONECHE, 1984. «L'activité professionnelle des femmes : une ressource, mais pour qui ?», *Sociologie du travail*, 3-84, 308-316.
- TREMBLAY, M.-A., et G. FORTIN, 1964. *Les comportements économiques de la famille salariée au Québec*. Québec, Presses de l'Université Laval.

Céline LE BOURDAIS

\*\*\*